ACADÉMIE ROUMAINE
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
SOCIÉTÉ ROUMAINE D'ÉTUDES BYZANTINES

ÉTUDES BYZANTINES ET POST-BYZANTINES

Nouvelle série
Tome VII (XIV)

Le Centenaire des congrès des études byzantines (1924-2024)

Le congrès de Bucarest (1924) et l'internationalisation des études byzantines

Éditeurs

Andrei Timotin et Mihail Mitrea

2025

Une alliance inachevée. Les études byzantines (et slaves) comme force fédératrice dans la Tchécoslovaquie d'entre-deux-guerres

Adrien Palladino

Abstract: Beginning with Czechoslovakia's participation in the 1924 Congress of Byzantine Studies, this article examines the role played by Byzantine and Slavic studies in the cultural and political vision of the First Czechoslovak Republic. Far from occupying a peripheral position, these fields were mobilized as instruments of national cohesion and international engagement. Under the guidance of figures such as Matija Murko and Nikodim P. Kondakov, and inspired by the ideals of Tomáš G. Masaryk, Prague emerged during the interwar years as a vital hub for Byzantine and Slavic studies. Institutions such as the Institute of Slavonic Studies, the *Seminarium Kondakovianum*, and the journal *Byzantinoslavica* embodied the ambition to inscribe Czechoslovak identity within a broader historical and cultural continuum linking the Slavic world to the Byzantine legacy. Yet this project – rooted, at least rhetorically, in ideals of transnational dialogue and intellectual exchange – was gradually weakened by mounting geopolitical tensions, the resurgence of nationalism, and the spread of authoritarian regimes. This contribution invites a reassessment of this moment as a significant chapter in the intellectual history of Byzantine studies in the twentieth century.

Keywords: Czechoslovakia, Byzantine studies, Slavic studies, intellectual history, interwar period, European cultural diplomacy, emigration

La byzantinologie tchécoslovaque au congrès de 1924

Bien que demeurant modeste au regard de celle d'autres nations, la participation de chercheurs issus des universités tchécoslovaques au Congrès de 1924 signale néanmoins l'entrée sur la scène d'un État nouvellement constitué, né en 1918 de l'émancipation des Tchèques et des Slovaques de l'Empire austro-hongrois. Si la Tchécoslovaquie ne figure pas parmi les « cinq grandes écoles » d'études byzantines que Nicolae Iorga évoque dans son discours inaugural, elle s'affirme alors, pourrait-on dire, comme une puissance « émergente » dans ce champ encore en formation[1]. Ce n'est pas non plus l'un de ces « pays d'Orient » qu'évoque, par exemple, Louis Bréhier[2] – dont l'histoire porterait naturellement à un intérêt pour Byzance après Byzance – mais un État que l'histoire autant que la géographie inscrivent résolument, hier comme aujourd'hui, dans cet espace nostalgique de la *Mitteleuropa*[3].

Trois chercheurs affiliés à des universités tchécoslovaques prirent part au congrès de 1924 : le philologue Matija Murko (1861-1952) et l'historien de l'art Alois Grünwald (1882-1931), tous deux issus de l'université Charles de Prague, une institution ancienne, historiquement dominée par la langue allemande, ainsi que Karel Svoboda (1888-1960), rattaché à l'université Masaryk de Brno, fondée en 1919 dans un esprit résolument tchécophone, en réaction à l'hégémonie germanophone. Ces trois figures, aux profils nettement différenciés, ont en commun d'être nées avant la Première Guerre mondiale dans l'espace austro-hongrois et d'avoir reçu une formation profondément ancrée dans la tradition mitteleuropéenne. Il convient de souligner qu'aucun d'entre eux ne saurait être qualifié, à strictement parler, de byzantiniste : Matija Murko était un philologue, appelé à acquérir une renommée durable pour ses travaux sur les langues slaves. Il est aujourd'hui reconnu comme l'un des pionniers des études littéraires et ethnographiques consacrées aux Slaves méridionaux, ainsi

---

[1] *Compte-rendu du Premier Congrès international des études byzantines. Bucarest, 1924*, éd. C. Marinescu, Bucarest, 1925, p. 14. Au sujet des différentes nations représentées aux premiers congrès et des enjeux, à côté des contributions dans ce volume, voir S. Maufroy, « Les premiers congrès internationaux des études byzantines : entre nationalisme scientifique et construction internationale d'une discipline », *Revue germanique internationale* 12, 2010, p. 229-240. Pour des réflexions individuelles sur la construction de Byzance par des nations d'Europe de l'Est, centrale et du Sud-Est, voir notamment D. Mishkova (éd.), *Rival Byzantiums: Empire and Identity in Southeastern Europe*, Cambridge, 2023 ; D. Stamatopoulos (éd.), *Byzantium after the Nation: The Problem of Continuity in Balkan Historiographies*, Budapest, 2022 ; O. Delouis, A. Couderc et P. Guran (éd.), *Héritages de Byzance en Europe du Sud-Est à l'époque moderne et contemporaine*, Athènes, 2013.

[2] L. Bréhier, « Le Premier Congrès international des études byzantines à Bucarest », *Revue internationale de l'enseignement* 78, 1924, p. 266-275.

[3] Au-delà du texte célèbre de M. Kundera, voir G. Konrád, « Der Traum von Mitteleuropa », dans E. Busek et G. Wilfinger (éd.), *Aufbruch nach Mitteleuropa. Rekonstruktion eines versunkenen Kontinents*, Vienne, 1986, p. 87-97.

Fig. 1. Matija Murko, 1911

que des recherches sur la culture populaire et le folklore de cette aire culturelle[4] ; Grünwald, historien de l'art dont la carrière fut abrégée par une disparition prématurée, publia en 1929 une brève étude consacrée au Psautier de Paris, mais c'est surtout en tant que spécialiste de la Renaissance italienne qu'il s'est illustré[5] ; Svoboda, quant à lui, était un philologue classique, dont les travaux portaient principalement sur la pensée antique et des questions de philosophie grecque[6].

C'est le philologue Matija Murko (fig. 1) qui, si l'on en croit le rapport du Congrès, fit office de porte-parole de cette délégation tchécoslovaque hétérogène. Il incarne à lui seul la complexité des trajectoires savantes des slavistes et byzantinistes d'Europe centrale au tournant du siècle. Né dans l'Empire austro-hongrois, à Drstelja, dans le nord-est de la Slovénie actuelle, Murko reçut une formation en philologie germanique et slave à l'Université de Vienne, dans un cadre intellectuel marqué par le positivisme. Un séjour déterminant en Russie, en 1887, lui permit de rencontrer des figures majeures telles qu'Alexandre Veselovskij (1838-1906). Il enseigna ensuite à Graz, puis à Leipzig, avant d'être nommé, dès 1920, premier titulaire de la chaire de littérature slave méridionale à la Faculté des lettres de l'Université Charles de Prague. Tout au long de sa carrière, Murko entretint des liens étroits avec les milieux savants russes et ukrainiens, tant avec les intellectuels en exil installés à Prague dans les années 1920 qu'avec certains chercheurs soviétiques, dans un second temps, malgré un contexte politique de plus en plus tendu. Son réseau, ainsi que celui du cercle linguistique pragois sur lequel je reviens plus loin, s'étendait bien au-delà du monde slave : il fut en contact avec plusieurs grandes figures de la linguistique et de la philologie comparée, au premier rang desquelles Antoine Meillet – éminent philologue indo-européen et maître de

[4] A. Slodnjak et R. G. A. de Bray, « Matija Murko, 1861–1952 », *The Slavonic and East European Review* 31 (76), 1952, p. 245-247 ; B. Bošnjak, « Matija Murko in ljudsko pesništvo » [Matija Murko et la poésie populaire], *Slavistična revija* 50, n° 3, 2002, p. 389-399 ; S. Fischerová, « Habent sua fata inventiones. The Role of Czechoslovakian Slavistics in the Forming of the Parry-Lord Oral-Formulaic Theory », dans T. Kubíček et A. Lass (éd.), *Roman O. Jakobson: A Work in Progress*, Olomouc, 2014, p. 77-102.

[5] A. Grünwald, *Zur Entstehungsgeschichte des Pariser Psalter, MS. Grec. 139*, Brno, 1929.

[6] L. Varcl, « Prof. Dr. Karel Svoboda 1888–1960 », *Listy filologické / Folia philologica* 84, n° 1, 1961, p. 5-7.

Georges Dumézil –, André Mazon, ainsi qu'avec Milman Parry et Albert Lord, dont les recherches sur la poésie orale prolongent directement l'approche empirique et comparative initiée par Murko[7]. Quoi qu'il en soit, bien qu'il ne puisse être considéré comme un chercheur tchèque à proprement parler, la prise de parole de Murko lors de la séance de clôture du Congrès offre un point de départ suggestif à la réflexion que je souhaite engager ici. Il y déclare :

> […] la reconnaissance de ses collègues tchéco-slovaques pour le travail dépensé en commun et pour l'accueil roumain. Il regrette seulement que les Tchèques n'aient pas été mieux représentés : cela s'explique parce qu'ils sont plus orientés vers l'Europe centrale. Mais les philologues slaves savent tout ce qu'ils doivent à la civilisation de Byzance. Il souhaite une réunion plus nombreuse encore dans un prochain Congrès[8].

C'est encore Murko qui signe un compte-rendu détaillé du Congrès dans les colonnes de la *Prager Presse*, quotidien de langue allemande publié à Prague[9]. Il y salue, une fois encore, le rôle fédérateur de Nicolae Iorga, « l'hospitalité proverbiale roumaine » (*sprichwörtliche rumänische Gastfreundschaft*), ainsi que le dynamisme des institutions nouvellement créées. Mais il y formule également quelques réflexions sur la place que les études slaves et byzantines sont appelées à occuper dans le cadre de la jeune démocratie tchécoslovaque. Il écrit notamment :

> Il y a aussi une leçon à tirer pour Prague : l'Institut slave prévu, qui a déjà été approuvé légalement, doit enfin être réalisé et entreprendre des tâches similaires. Les Bulgares, les Serbes, en partie aussi les Croates et tous les Russes, c'est-à-dire la grande majorité des Slaves, appartiennent à la sphère culturelle byzantine […] et doivent donc être étudiés d'un point de vue scientifique et pratique, d'autant plus que la Ruthénie représente directement une partie de cet ancien monde byzantin en République tchécoslovaque ; de nouvelles tâches sont donc apparues non seulement pour la philologie slave, mais aussi pour d'autres domaines de la connaissance. […] Dans les jours qui suivent, le premier congrès des géographes et ethnographes slaves, le tout premier rassemblement de savants slaves, débutera à Prague. Puisse-t-il trouver le même enthousiasme dans tous les cercles et connaître le même succès ![10]

---

[7] Voir I. Pospíšil et M. Zelenka (éd.), *Matija Murko v myšlenkovém kontextu evropské slavistiky : sborník studií* [Matija Murko dans le contexte intellectuel de la slavistique européenne : recueil d'études], Brno, 2005 ; M. Zelenka, « Le rôle de la slavistique française dans l'essor institutionnel et l'orientation intellectuelle de la slavistique tchèque après 1918 (André Mazon et Matija Murko dans les années 1920) », *Revue des études slaves* 91, n° 1-2, 2020, p. 45-63.

[8] *Compte-rendu du Premier Congrès...*, p. 82-83.

[9] M. Murko, « Der I. Byzantinologen-Kongreß in Bukarest. Erlebnisse, Erfahrungen und Ergebniss », *Prager Presse*, 29 mai, 1924, p. 5-6.

[10] *Ibid.*, p. 6 : « *Eine Lehre folgt aber daraus auch für Prag: das projektierte und gesetzlich bereits beschlossene Slavische Institut muß endlich auch verwirklicht werden und einen Teil ähnlicher Aufgaben übernehmen. Die Bulgaren, Serben, zum Teile auch die Kroaten und alle Russen, das heißt die große Mehrzahl der Slaven, gehören zum byzantinischen Kulturkreis, dessen Nachwirkungen noch lange fühlbar sein werden, und daher vom wissenschaftlichen und praktischen Standpunkte*

En abordant la question du potentiel des études byzantines, Murko esquisse en réalité l'un des axes majeurs du programme politique et culturel de la jeune République tchécoslovaque, où les études slaves – et, par extension, byzantines – sont appelées à jouer un rôle structurant. Comme on l'a rappelé, il fut non seulement le premier titulaire de la chaire de langues et littératures slaves méridionales à l'Université Charles de Prague (1920-1931), mais également l'un des fondateurs, puis le directeur, à partir de 1931, de l'Institut slave affilié à cette même université. Murko compte aussi parmi les membres fondateurs de *Byzantinoslavica*, revue savante consacrée aux relations entre Byzance et les mondes slaves, fondée à Prague en 1929, et appelée à devenir un organe de référence dans le champ. Dans ce contexte, il n'est guère surprenant que ce soit un spécialiste de littérature slave qui, en 1924, prenne la parole au nom des études byzantines : loin d'être une anomalie, ce fait témoigne des conditions spécifiques dans lesquelles ce champ disciplinaire émerge alors en Tchécoslovaquie. Ce n'est pas un hasard, non plus, si Murko évoluait au sein des cercles savants les plus prestigieux – aux côtés de slavistes et de linguistes de renommée internationale, comme on l'a vu plus haut –, mais aussi des sphères politiques les plus élevées de la Première République tchécoslovaque, entretenant des liens étroits avec des figures de premier plan telles que le Premier ministre Karel Kramář (1860-1937) et le président Tomáš Garrigue Masaryk (1850-1937)[11].

Les réflexions formulées par Murko à l'occasion du Congrès invitent ainsi à interroger la place singulière qu'occupèrent les études byzantines dans le projet intellectuel et identitaire de la jeune République tchécoslovaque, et en particulier le rôle qu'elles furent appelées à jouer dans l'élaboration d'une identité nationale fondée sur l'unité slave. Comme nous le verrons, après une phase initiale d'une remarquable intensité, nourrie par l'implication d'une émigration russe hautement qualifiée et par un dialogue fécond avec d'autres jeunes nations slaves, le projet d'une symbiose culturelle et savante entre peuples slaves au sein de la Tchécoslovaquie de l'entre-deux-guerres se heurtera progressivement aux réalités politiques et géostratégiques des années 1930. Ces dernières, implacablement, viendront miner les fondements de cet idéal, jusqu'à en compromettre durablement la réalisation.

---

studiert werden müssen, umsomehr als Karpathorußland direkt einen sehr rückständigen Teil dieser byzantinischen Welt in der Tschechoslowakischen Republik vorstellt; nicht bloß der Slavischen Philologie, sondern auch anderen Wissensgebieten sind dadurch neue Aufgaben erwachsen. […] *In den nächsten Tagen beginnt in Prag der erste Kongress slavischer Geographen und Ethnographen zu tagen, die erste Versammlung slavischer Gelehrter überhaupt. Möge er ähnliches Verständnis in allen Kreisen finden und ebenso erfolgreich sein!* »

[11] Murko se lie d'amitié avec Masaryk dès la fin du XIXe siècle, notamment à la suite de son habilitation remarquée sur les débats autour des influences étrangères, en particulier allemandes, dans la genèse de la renaissance nationale tchèque ; voir M. Murko, *Deutsche Einflüsse auf die Anfänge der slawischen Romantik. I. Die böhmische Romantik*, Graz, 1897. Voir M. Zelenka, « Le rôle de la slavistique française… », p. 47.

La première République tchécoslovaque et les études byzantines et slaves

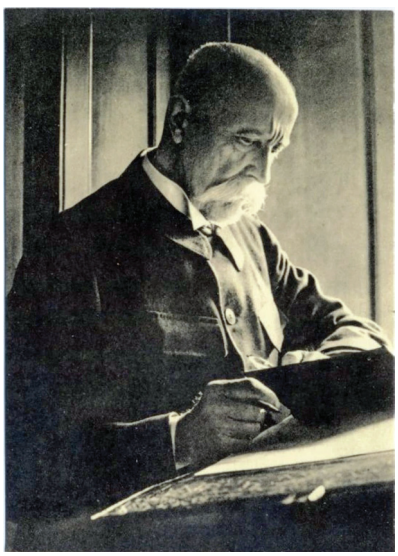


Fig. 2. Tomáš Garrigue Masaryk, vers 1920, carte postale – collection privée

Toute réflexion sur les liens entre la jeune République tchécoslovaque et le développement des études byzantines et slaves ramène inévitablement à la figure de son premier président, Tomáš Garrigue Masaryk (fig. 2), une personnalité fondatrice dont la figure, entre héritage intellectuel et construction historiographique symbolique, continue de marquer la mémoire nationale tchèque jusqu'à aujourd'hui[12]. D'abord favorable à une réforme en profondeur de la structure multinationale de l'Empire austro-hongrois, Masaryk adopta progressivement une position résolument indépendantiste, qui le contraignit à l'exil au début de la Première Guerre mondiale afin d'échapper à la répression. C'est durant ces années d'exil, entre 1914 et 1918, qu'il mena une intense activité politique et intellectuelle en faveur de la cause tchécoslovaque. Dès les premiers mois du conflit, il fit le choix décisif de soutenir les puissances de l'Entente contre l'Empire des Habsbourg, multipliant les déplacements entre l'Italie, la Suisse, la France et le Royaume-Uni. À Paris, aux côtés d'Edvard Beneš (1884-1948) et d'autres figures du mouvement national, il participa à la fondation du Conseil national tchécoslovaque et joua un rôle actif dans la formation des légions tchécoslovaques, engagées sur les fronts russe et français. De mai 1917 à décembre 1918, Masaryk séjourne en Russie, où il s'attache à consolider la Légion tchécoslovaque, composée en grande partie de prisonniers de guerre austro-hongrois d'origine tchèque et slovaque[13]. En avril

[12] Sur Masaryk (et ses mythes), voir notamment, A. Orzoff, « The Husbandman : Tomáš Masaryk's Leader Cult in Interwar Czechoslovakia », *Austrian History Yearbook* 39, 2008, p. 121-137, avec une riche bibliographie ; sur la représentation et le rôle du président, avec des éléments d'historiographie, voir récemment J. Štofaník, « Le château républicain de Masaryk. La formation de l'espace et des institutions dans le nouvel État tchécoslovaque indépendant », *Histoire Politique. Revue du Centre d'Histoire de Sciences Po* 49, 2023 [= *Les lieux du politique en Europe médiane (XIXe–XXe siècles)*, éd. M. Boisdron], https://journals.openedition.org/histoirepolitique/10745#ftn42 [lien consulté le 19.06.2025].

[13] Masaryk œuvre à la reconnaissance de la Légion comme corps constitutif de l'armée tchécoslovaque en France et, après la révolution bolchévique, négocie avec le gouvernement français son transfert vers le front occidental. Toutefois, l'hostilité croissante soviétique entraîne l'implication des légionnaires dans une série d'affrontements armés en Sibérie, où ils en viennent à contrôler, pendant un temps, l'intégralité de la ligne ferroviaire reliant l'Oural à Vladivostok. Leur retour en Tchécoslovaquie ne s'achèvera qu'en 1920. A. Marès, « Les légions tchécoslovaques, 1914-1919 », *Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe*, https://ehne.fr/fr/node/12378 [lien consulté le 15.06.2025].

1918, Masaryk quitte la Russie pour les États-Unis, où il plaide auprès du président Woodrow Wilson en faveur de la création d'un État réunissant Tchèques, Slovaques et Ruthènes. Son action diplomatique porte ses fruits : la France et la Grande-Bretagne reconnaissent bientôt le Conseil national tchécoslovaque comme gouvernement de facto, reconnaissance à laquelle les États-Unis se rallient peu après. Le 28 octobre 1918, l'indépendance de la Tchécoslovaquie est proclamée. Masaryk, encore en déplacement, est élu président de la République par l'Assemblée nationale révolutionnaire. Confirmé dans ses fonctions en 1920 à l'issue de l'adoption de la nouvelle Constitution, il sera réélu en 1927, puis de nouveau en 1934.

Parallèlement à son engagement politique, Masaryk développe une réflexion théorique de grande ampleur, située à l'intersection de l'histoire, de la philosophie politique et de l'analyse des courants intellectuels contemporains. Dès 1913, il fait paraître en allemand les deux premiers volumes de *Russland und Europa* (La Russie et l'Europe), vaste fresque historique, sociologique et philosophique où il s'attache à examiner les relations complexes entre le monde slave et l'Europe occidentale[14]. Au fil de son exil, notamment durant les années de guerre, Masaryk compose de nombreux textes où s'entrelacent étroitement la réflexion historique, l'analyse géopolitique et un plaidoyer sans relâche pour l'émancipation des peuples slaves et pour le rôle déterminant qu'ils sont appelés à jouer dans l'édification d'une nouvelle Europe[15].

C'est dans cet élan intellectuel et diplomatique que Masaryk, avec le soutien d'Edvard Beneš et de Karel Kramář (fig. 3), initie en 1921 la *Ruská pomocná akce* (Action d'aide à la Russie), un programme sans précédent destiné à accueillir et à soutenir les intellectuels russes en exil, contraints de fuir leur patrie à la suite de la révolution bolchévique[16]. Pour Masaryk et Kramář, l'objectif de la *Ruská pomocná*

---

[14] T. G. Masaryk, *Russland und Europa. Studien über die geistigen Strömungen in Russland*, 2 vol., Jena, 1913.

[15] Id., *Nová Evropa : stanovisko slovanské* [La Nouvelle Europe : une perspective slave], Prague, 2016 [1918/1920]. Voir aussi le recueil d'études sur la pensée de Masaryk, *Češi a Němci v pojetí a politice T. G. Masaryka : sborník příspěvků z mezinárodní konference* [Les Tchèques et les Allemands dans la pensée et la politique de T. G. Masaryk : recueil de contributions d'un colloque international], éd. M. L. Neudorflová, Prague, 2004.

[16] Sur l'« Action russe », voir surtout E. Chinyaeva, « Ruská emigrace v Československu: vývoj Ruské pomocné akce » [L'émigration russe en Tchécoslovaquie : le développement de l'Action d'aide à la Russie], *Slovanský přehled* 79, 1993, p. 14-24 ; voir aussi ead., *Russians outside Russia. The Émigré Community in Czechoslovakia 1918-1938*, Munich, 2001 et l'ouvrage fondamental de C. Andreyev et I. Savický, *Russia Abroad. Prague and the Russian Diaspora, 1918–1938*, New Haven, Londres, 2004 ; voir aussi I. Mchitarjan, *Das "russische Schulwesen" im europäischen Exil. Zum bildungspolitischen Umgang mit den pädagogischen Initiativen der russischen Emigranten in Deutschland, der Tschechoslowakei und Polen (1918-1939)*, Bad Heilbrunn, 2006 ; ead., « Prague as the Centre of Russian Educational Emigration: Czechoslovakia's Educational Policy for Russian Emigrants (1918–1938) », *Paedagogica Historica* 45, n° 3, 2009, p. 369-402 ; Olga. Bobrinskoy, « La Première République tchécoslovaque et l'émigration russe (1920-1938): la spécificité d'une politique d'asile », *Revue d'études comparatives Est-Ouest* 26, 1995, p. 153-175.

Fig. 3. Lithographie avec les principaux politiciens de la Première République tchécoslovaque, en haut Karel Kramář, au centre Tomáš Garrigue Masaryk, en bas à droite Edvard Beneš, 1928 – collection privée

akce ne se limitait pas à intégrer les exilés russes dans la société tchécoslovaque, ni à tirer seulement parti des bénéfices économiques et culturels qu'une telle intégration pouvait offrir ; il s'agissait aussi de préserver et de faire fructifier, en terre d'exil, l'héritage intellectuel et scientifique russe[17]. La formation de jeunes spécialistes fut pensée comme un investissement à double visée : d'un côté, elle devait contribuer au développement du jeune État tchécoslovaque, avide de compétences et de relais culturels ; de l'autre, elle préparait, dans l'hypothèse largement partagée d'un renversement prochain du régime bolchévique, l'avènement d'une Russie « saine » et régénérée. Les élites ainsi formées à Prague étaient appelées à occuper, le moment venu, les postes vacants d'une administration postrévolutionnaire et à constituer, à terme, un rempart intellectuel et diplomatique contre les menaces perçues en provenance notamment de l'Allemagne et de la Hongrie.

Masaryk et Kramář nourrissaient l'espoir que, par la formation et le soutien accordés à l'intelligentsia russe en exil, la future Russie post-bolchévique reconnaîtrait en la Tchécoslovaquie un allié privilégié dans la recomposition de l'espace européen. Une fois la situation stabilisée à l'Est, cette stratégie devait jeter les bases d'une alliance naturelle avec une puissance slave majeure, selon une vision géopolitique pensée à l'échelle du continent. Sans entrer ici dans les subtilités doctrinales, on perçoit en filigrane les prolongements d'un idéalisme panslave, particulièrement sensible chez Kramář[18], mais aussi la projection masarykienne d'une Tchécoslovaquie appelée à jouer le rôle de trait d'union entre l'Europe occidentale libérale et le monde slave

[17] I. Foletti et A. Palladino, *Byzantium or Democracy? Kondakov's Legacy in Emigration: the Institutum Kondakovianum and André Grabar, 1925–1952*, Rome, 2020, p. 30, 54-58.

[18] Voir M. Lustigová, *Karel Kramář. První československý premiér* [Karel Kramář. Le premier Premier ministre tchécoslovaque], Prague, 2007 ; M. Winkler, *Karel Kramář (1860-1937) : Selbstbild, Fremdwahrnehmungen und Modernisierungsverständnis eines tschechischen Politikers*, Munich, 2002.

Fig. 4. Carte postale de Prague, pont Charles, vers 1920 – collection privée

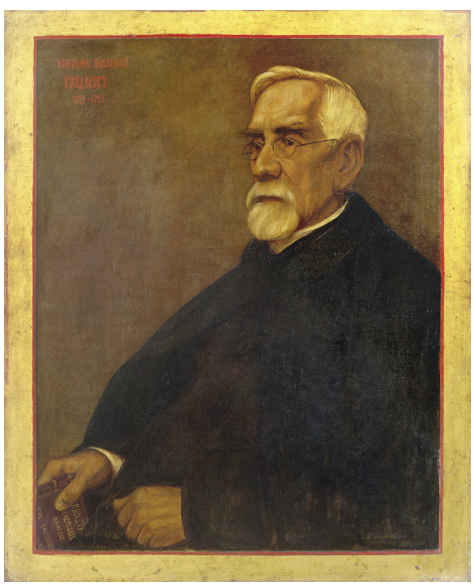


Fig. 5. Portrait « iconique » de Nikodim P. Kondakov par la Princesse Natalia G. Jašvil, 1925 – Institute of Art History, Academy of Sciences of the Czech Republic, Prague

oriental : un pont culturel et diplomatique tendu entre deux sphères trop souvent considérées comme irréconciliables.

C'est dans ce contexte politique et culturel singulier que se réunissent, au sein de la jeune République tchécoslovaque, un ensemble de conditions propices à l'essor des études byzantines (et non seulement). Prague devient alors, pour quelques années, ce que certains ont pu appeler un « Oxford russe » (fig. 4)[19]. À l'automne 1922, Nikodim P. Kondakov (1844-1925) (fig. 5), éminente autorité de l'histoire de l'art byzantin et médiéval russe, salué deux ans plus tard comme le « patriarche » des études byzantines lors du Congrès de 1924, est invité à enseigner à la faculté des lettres de l'Université Charles de Prague[20]. Après un court séjour en Bulgarie, l'érudit en exil trouve en la capitale tchécoslovaque un ultime refuge, à la fois intellectuel et humain[21]. Outre Masaryk, qu'il avait connu en Russie, ce sont surtout deux figures

[19] Z. Sládek, « Prag : Das 'russische Oxford' », dans K. Schlögel (éd.), *Der grosse Exodus. Die russische Emigration und ihre Zentren 1917-1941*, Munich, 1994, p. 218-233.

[20] Pour Kondakov « patriarche des études byzantines », voir H. Grégoire, « Le Congrès Byzantin de Bucarest », *L'Indépendance roumaine*, 18 juillet 1924. Sur Kondakov, voir I. Foletti, *From Byzantium to the Holy Russia. Nikodim Kondakov and the Invention of the Icon*, Rome, 2017 [2011], avec bibliographie.

[21] I. Foletti, « Nikodim Kondakov et Prague. Comment l'émigration change l'histoire (de l'art) »,

majeures des études slaves en Tchécoslovaquie – Lubor Niederle (1865-1944), premier directeur de l'Institut Slave, et Jiří Polívka (1859-1933) – qui s'emploient activement à faciliter sa venue, inscrivant d'emblée sa présence dans un cadre institutionnel lié aux ambitions tchécoslovaques[22].

Ainsi, loin d'être entièrement libre dans le choix de ses sujets, Kondakov se voit confier une mission précise, telle que l'attestent les documents officiels conservés : ses enseignements doivent porter sur l'art des peuples nomades, en mettant l'accent sur les Slaves et sur leurs interactions artistiques et culturelles avec Byzance[23]. Ni l'art byzantin, l'art russe, ni l'Antiquité tardive méditerranéenne, qui avaient pourtant constitué le cœur des recherches antérieures de Kondakov, ne sont mentionnés dans les instructions officielles. Cette réorientation disciplinaire s'inscrit de manière explicite dans une logique institutionnelle, étroitement liée à la politique culturelle tchécoslovaque, pour laquelle le passé slave représentait une matrice identitaire fondatrice. Ce glissement thématique n'était toutefois pas totalement étranger à la trajectoire intellectuelle de Kondakov lui-même. Comme l'a montré Ivan Foletti, l'érudit avait constamment cherché, tout au long de sa carrière, à adapter ses recherches aux attentes des sociétés, et surtout des régimes, au sein desquels il évoluait[24]. En exil, conscient que ses travaux menés sous le régime impérial suscitaient un intérêt limité dans son nouveau contexte, Kondakov choisit de valoriser un héritage commun aux mondes slave et byzantin, plus à même de rencontrer un écho favorable à Prague. La dernière série de conférences de Kondakov témoigne de cette inflexion : il y présente les populations slaves comme des acteurs décisifs dans la formation d'un espace à la fois géographique et symbolique que l'on commence alors à nommer

---

Opuscula Historiae Artium 62, n° 2, 2014, p. 2-11.

[22] Sur ces deux figures, voir respectivement L. Havlíková, « Lubor Niederle (1865–1944) », *Akademický bulletin* 6, 2004, p. 24-25 et H. Hlôšková et A. Zelenková (éd.), *Slavista Jiří Polívka v kontexte literatúry a folklóru* [Le slaviste Jiří Polívka dans le contexte de la littérature et du folklore], 2 vol., Bratislava – Brno, 2008.

[23] Voir G. V. Vernadskij, « О научной деятельности Н. П. Кондакова » [Sur l'activité scientifique de N. P. Kondakov], dans *Никодим Павлович Кондаков. 1844-1924. К восьмидесятилетию со дня рождения* [Nikodim Pavlovitch Kondakov. 1844-1924. Pour le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance], Prague, 1924, p. 3-16. À ce sujet, voir I. Foletti, « Nikodim Kondakov et Prague... » et id., « After Kondakov. The Heritage of Russian Emigration in the Czech Lands », *Convivium Supplementum* 2020 [= *Transformed by Emigration. Welcoming Russian Intellectuals, Scientists and Artists (1917–1945)*, éd. I. Foletti, K. Foletti et A. Palladino], Brno – Turnhout, 2020, p. 10-30 ; I. Foletti et A. Palladino, « Nomadic arts in Emigration : Russian Diaspora, Czechoslovakia, and the broken dream of a borderless Europe (1918-45) », *Journal of Art Historiography* 25, 2021, https://arthistoriography.wordpress.com/wp-content/uploads/2021/11/foletti_palladino.pdf [lien consulté le 19.06.2025].

[24] Voir I. Foletti, *From Byzantium to the Holy Russia.* Sur Kondakov au service des régimes, voir aussi *ibid.*, p. 24-25. Sur l'implication de certains chercheurs russes dans les politiques impérialistes et coloniales, à l'exemple du Caucase, voir I. Foletti et M. Khakhanova, *Armenophobia. Art, Scholarship, and Russian Colonial Policy at the Turn of the Twentieth Century*, Brno – Rome, 2024.

« Eurasie »[25]. Dans cette reconfiguration des cadres historiques, les peuples nomades apparaissent comme les vecteurs d'un mouvement unificateur entre Orient et Occident, un mouvement au sein duquel la Russie, mais aussi la Tchécoslovaquie, trouvent une place significative[26]. Exilé, privé de sa patrie, Kondakov adopte à son tour une posture nomade : il projette dans son travail scientifique les tensions et les aspirations d'une identité déplacée, transformant progressivement son regard. Ce déplacement intellectuel – du paradigme impérial vers une perspective transnationale – fait notamment écho aux thèses contemporaines de figures telles que Georgij Vernadskij ou Nikolaj S. Trubetskoj, promoteurs du courant eurasiste[27]. Comme ces chercheurs, Kondakov découvre ainsi dans l'émigration non pas une simple rupture, mais la possibilité d'un nouveau cadre d'interprétation pour penser à la fois son propre itinéraire, les formes culturelles qu'il étudie et le destin des mondes slaves au cœur des recompositions géopolitiques du XXe siècle.

Autour des cours particuliers de Kondakov et des cercles de discussion qui animaient la Prague des émigrés gravitaient également plusieurs personnalités déjà évoquées, telles que Vernadskij et Trubetskoj, mais aussi des chercheurs issus de la nouvelle génération, comme Dmitrij A. Rasovskij (1902-1941), les historiens de l'art Nikolaï M. Beliaïev (1899-1930), Nikolaï P. Toll (1894-1975) et Nikolaï L. Okouniev (1885-1949), l'archéologue Alexandre P. Kalitinskij (1879-1946), ainsi que la jeune princesse Natalia Jašvil, qui suivait auprès de Kondakov et du peintre Pimen Sofronov des cours de peinture d'icône[28]. Après la mort de Kondakov en 1925, ce cercle de chercheurs donna naissance à l'Institut Kondakov de Prague, une institution fondée dans le but explicite de prolonger les axes de recherche qui avaient été au cœur de l'œuvre de l'érudit russe[29]. Au cours des années 1920, l'Institut Kondakov se

---

[25] Sur la question, voir M. Bruneau, *L'Eurasie. Continent, empire, idéologie ou projet*, Paris, 2018. Voir aussi M. Laruelle, *L'idéologie eurasiste russe ou comment penser l'empire*, Paris, 1999 ; W. Dressler et al. (éd.), *Eurasie : espace mythique ou réalité en construction ?*, Bruxelles, 2009.

[26] Voir I. Foletti et A. Palladino, « Nomadic Arts in Emigration ».

[27] Voir *e. g.*, A. Ratchinski, « G. V. Vernadski (1887-1973) et le mouvement eurasien », dans D. Beaune-Gray (éd.), *Les historiens de l'émigration russe*, Paris, 2003, p. 43-48.

[28] Voir I. Foletti et A. Palladino, *Byzantium or Democracy?* Sur les cours de peinture d'icônes, voir aussi M. Řoutil, « Kníže Karel VI. Schwarzenberg a jeho učitel ikonomalby Pimen Maximovič Sofronov (na materiálu archivu Archeologického institutu N. P. Kondakova v Praze) » [Le prince Karel VI de Schwarzenberg et son maître en iconographie, Pimen Maksimovitch Sofronov (d'après les archives de l'Institut archéologique N. P. Kondakov à Prague)], *Parrésia. Revue pro východní křesťanství / A Journal of Eastern Christian Studies* 7, 2013, p. 261-282.

[29] Sur l'institut, voir L. H. Rhinelander, « Exiled Russian Scholars in Prague: The Kondakov Seminar and Institute », *Canadian Slavonic Papers / Revue Canadienne des Slavistes* 16, n° 3, 1974, p. 331-352 ; Z. Skálová, « Das Prager *Seminarium Kondakovianum*, später das Archäologische Kondakov-Institut und sein Archiv (1925-1952) », *Slavica Gandensia* 18, 1991, p. 21-43 ; V. Hrochová, « Činnost Institutu N. P. Kondakova v Praze a jeho mezinárodní význam » [L'activité de l'Institut N. P. Kondakov à Prague et son importance internationale], dans V. Veber et al. (éd.), *Ruská a ukrajinská emigrace v ČSR v letech 1918-1945* [L'émigration russe et ukrainienne en Tchécoslovaquie entre 1918 et 1945], vol. 3,

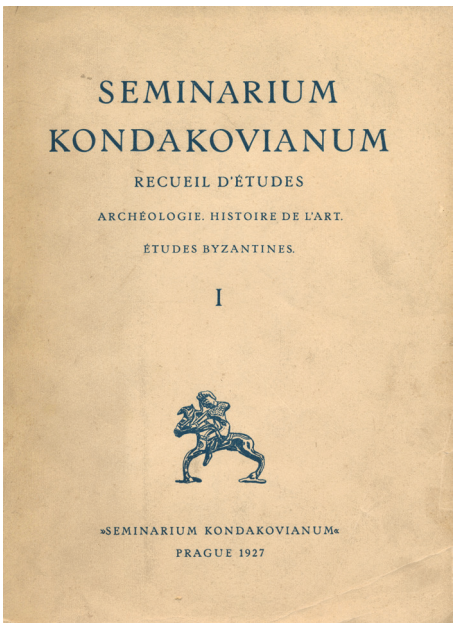


Fig. 6. Couverture de *Seminarium Kondakovianum*, tome 1, 1927

dote de ses propres instruments de diffusion scientifique en lançant trois séries de publications en Tchécoslovaquie : une revue et deux collections d'ouvrages consacrées aux mondes byzantin et slave. La revue *Seminarium Kondakovianum* (fig. 6) – dont le premier numéro fut le volume d'hommage à Kondakov – paraîtra jusqu'en 1940[30]. Elle est complétée par deux séries thématiques : *Skythika*, consacrée aux arts des peuples nomades, et *Zōgraphika*, centrée sur la peinture et les icônes byzantines et russes.[31]. Dans cette dernière, il convient de rappeler, à titre d'exemple, la publication d'un ouvrage remarquable d'André Grabar (1896-1990), ancien élève de Kondakov, consacré à la Sainte Face de Laon[32], une icône slave de la première moitié du XIIIe siècle « émigrée » en France au courant du même siècle, dont le parcours semble un écho symbolique à celui de Grabar[33].

Prague, 1995, p. 32-41 ; M. Beißwenger, *Das Seminarium Kondakovianum in Prag (1925-1952)*, thèse de Master, Humboldt-Universität, Berlin, 2005 [2001] ; R. Zaoral, « Karel VI. Schwarzenberg. Student, spolupracovník a mecenáš Kondakovova ústavu » [Karel VI de Schwarzenberg : étudiant, collaborateur et mécène de l'Institut Kondakov], dans Z. Bezecný et al. (éd.), *Schwarzenbergové v české a středoevropské kulturní historii* [Les Schwarzenberg dans l'histoire culturelle tchèque et d'Europe centrale], České Budějovice, 2008, p. 547-556 ; I. Foletti, « Russian Inputs in Czechoslovakia : when Art History meets History. The *Institutum Kondakovianum* during the Nazi occupation », dans I. Foletti et A. Palladino (éd.), *Inventing Medieval Czechoslovakia 1918–1968. Between Slavs, Germans, and Totalitarian Regimes*, Brno – Rome, 2019, p. 63-92 ; iid., *Byzantium or Democracy?*

[30] Sur l'histoire de la revue, voir notamment I. Foletti, « De Nikodim Kondakov au *Seminarium Kondakovianum* à *Convivium* », *Convivium* 1, n° 1, 2014, p. V-VIII.

[31] Sur la genèse de ces revues, voir I. Foletti et A. Palladino, *Byzantium or Democracy?*, p. 58-60 et 97-109 ; voir aussi F. Lovino, « Constructing the Past through the Present : The Eurasian Views of Byzantium in the Pages of *Seminarium Kondakovianum* », dans M. Kinloch et A. MacFarlane (éd.), *Trends and Turning Points. Constructing the Late Antique and Byzantine World*, Leiden – Boston, 2019, p. 14-28 ; id., « Southern Caucasus in perspective : the scholarly debate through the pages of "Seminarium Kondakovianum" and "Skythika" (1927–1938) », *Convivium Supplementum* 2016 [= *The Medieval South Caucasus: Artistic Cultures of Albania, Armenia and Georgia*, éd. I. Foletti et E. Thunø], Brno – Turnhout, 2016, p. 36-51.

[32] A. Grabar, *La Sainte Face de Laon. Le mandylion dans l'art orthodoxe*, Prague, 1931.

[33] Sur l'émigration de Grabar, voir A. Palladino, « Transforming Medieval Art from Saint Petersburg to Paris. André Grabar's Life and Scholarship between 1917 and 1945 », *Convivium Supplementum*

Au-delà de l'impulsion donnée par les historiens de l'art et les archéologues, la figure de Murko, déjà évoquée, rappelle combien Prague s'affirme alors comme un véritable carrefour intellectuel pour les études slaves, où se croisent linguistique, histoire de l'art et littérature, un espace interdisciplinaire animé, entre autres, par le cercle linguistique de Prague et les eurasianistes, autour de figures comme Roman Jakobson et Trubetskoj[34].

Du rêve d'unité aux espoirs brisés

L'orientation slave de la politique culturelle tchécoslovaque s'inscrit, une fois encore, dans le projet porté par Masaryk et ses alliés politiques : celui d'une nation nouvelle, fondée sur une identité culturelle commune que l'on voulait définir comme résolument slave. En réalité, la Tchécoslovaquie naissante était l'un des héritiers les plus directs de l'Empire austro-hongrois, dans toute la complexité de sa composition ethnique, linguistique et confessionnelle. Aux côtés des Tchèques et des Slovaques coexistaient d'importantes minorités allemandes (env. 22,5% avant la Seconde Guerre Mondiale)[35], hongroises, ruthènes, ukrainiennes, polonaises, ainsi qu'une vaste communauté juive aux affiliations culturelles diverses[36].

Dans ce contexte, la promotion des études slaves au sein de la jeune république participait d'un double mouvement : elle contribuait d'une part à forger une conscience historique majoritairement slave, présentée comme fondatrice de l'unité nationale, et d'autre part à inscrire cette histoire dans une série d'échanges transversaux, avec les autres cultures slaves, mais aussi avec des traditions telles que le monde byzantin ou l'espace germanique. Cette orientation culturelle n'était pas sans précédent, dans la mesure où elle prolongeait les aspirations panslaves du XIXe siècle, profondément enracinées dans les territoires tchèques et slovaques. C'est d'ailleurs en 1848, sous la présidence de František Palacký (1798-1876), l'une des figures intellectuelles et politiques majeures du XIXe siècle en Bohême, considéré comme fondateur de la nation tchèque, qu'eut lieu ce qui est considéré comme le premier congrès panslave, symbole d'une tentative précoce d'unification culturelle et politique des peuples slaves face aux dominations impériales[37].

2020 [= *Transformed by Emigration. Welcoming Russian Intellectuals, Scientists and Artists (1917-1945)*, éd. I. Foletti, K. Foletti et A. Palladino], Brno – Turnhout, 2020, p. 122-141.

[34] Voir J. Toman, *The Magic of a Common Language. Jakobson, Mathesius, Trubetzkoy, and the Prague Linguistic Circle*, Cambridge – London, 1995. Voir aussi E. Velmezova, « Les linguistes russes à l'épreuve de l'émigration : quelques pistes pour une future recherche sur les contacts russo-tchèques dans le domaine de la linguistique », dans I. Foletti (éd.), *La Russie et l'Occident. Relations intellectuelles et artistiques au temps des révolutions russes*, Rome, 2010, p. 53-63.

[35] L. A. Kosiński, « Changes in the Ethnic Structure in East-Central Europe, 1930–1960 », *Geographical Review* 59, n° 3, 1969, p. 388-402, tableau 1, p. 389.

[36] Voir notamment J. Kuklík et R. Petráš, *Minorities and Law in Czechoslovakia, 1918–1992*, Prague, 2017.

[37] Voir H. Haselsteiner (éd.), *The Prague Slav Congress 1848: Slavic Identities*, Stuttgart – Hannover 2000. Le second congrès eut lieu à Moscou en 1867, affirmant alors la prétention de la Russie à diriger le monde

Parallèlement, l'idée d'un héritage chrétien commun à de nombreuses nations slaves, issu de l'activité missionnaire des saints « byzantins » Cyrille et Méthode, s'est largement diffusée dans les pays tchèques à la fin du XIXe et au début du XXe siècle[38]. En Tchécoslovaquie, cette tradition cyrillo-méthodienne revêtait une signification toute particulière, car l'on considérait que la Grande Moravie, christianisée par les deux frères de Thessalonique, avait réuni les ancêtres des Tchèques et des Slovaques modernes, recouvrant une grande partie du territoire de l'État nouvellement fondé. La Tchécoslovaquie était ainsi envisagée comme l'héritière spirituelle de cette tradition, dans une continuité symbolique avec l'Empire romain d'Orient. Cette filiation idéelle trouva une expression visuelle particulièrement marquée dans la production d'images des deux saints, souvent représentés dans un style néo-médiévalisant, néo-slave, voire même néo-byzantin. Ils figurent aussi bien dans la grande épopée slave d'Alphonse Mucha (réalisée entre 1910 et 1928) que dans de nombreuses images populaires, notamment des lithographies réalisées dans un esprit historiciste propre au début du XXe siècle, telles celle du peintre académique tchèque Jano Köhler (1873-1941) qui porte l'inscription : « *Tito jsou otcové naši* » [Voici nos pères] (fig. 7).

Fig. 7. Jano Köhler, *Saints Cyrille et Méthode*, lithographie, 1912 – collection privée

slave. Plus amplement sur le panslavisme tchécoslovaque, voir notamment A. Hudek, M. Kopeček et J. Mervart (éd.), *Czechoslovakism*, Londres, 2021.

[38] Sur l'historiographie de la tradition cyrillo-méthodienne en Tchécoslovaquie, voir J. Malíř, « Cyrilometodějská tradice na Moravě koncem 19. a počátkem 20. století ve službách politiky » [La tradition Cyrillo-Méthodienne en Moravie à la fin du XIXe et au début du XXe siècle au service de la politique], dans E. Doležalová et P. Sommer (éd.), *Středověký kaleidoskop pro muže s hůlkou : věnováno Františku Šmahelovi k životnímu jubileu* [Kaléidoscope médiéval pour l'homme à la canne : hommage à František Šmahel pour son jubilé], Prague, 2016, p. 394-412 et F. V. Mareš, *Cyrilometodějská tradice a slavistika* [La tradition cyrillo-méthodienne et la slavistique], Prague, 2000. Voir aussi A. Tamborra, « La riscoperta di Cirillo e Metodio nel secolo XIX e il suo significato », dans E. G. Farrugia, R. F. Taft et G. K. Piovesana (éd.), *Christianity among the Slavs: The Heritage of Saints Cyril and Methodius*, Rome, 1988, p. 315-341. Pour des perspectives historiques récentes, voir aussi P. Kouřil et al. (éd.), *The Cyril and Methodius Mission and Europe – 1150 Years Since the Arrival of the Thessaloniki Brothers in Great Moravia*, Brno, 2014. Dans une perspective plus ample, voir J. Smołucha, « Cultural and Religious Significance of the Cyrillo-Methodian Tradition in Central and Eastern Europe », *Folia Historica Cracoviensa* 23, 2017, p. 193-213.

Si la question de la religiosité en Tchécoslovaquie durant la Première République, partagée entre héritages protestant et catholique, dépasse largement le cadre de cette étude, pour des chercheurs tels que Jaroslav Bidlo, Miloš Weingart ou František (Francis) Dvorník, la tradition cyrillo-méthodienne revêtait une signification particulière. Byzance y était envisagée comme le catalyseur historique de la christianisation et de l'acculturation des peuples slaves. Cette idée trouve une expression particulièrement structurée chez František Dvorník, prêtre, historien, et figure majeure des études byzantines, y compris après son émigration de Tchécoslovaquie en 1939. Dès les années 1920, Dvorník commence à écrire sur la tradition cyrillo-méthodienne, qu'il interprète comme le point d'origine d'un vaste réseau culturel et religieux reliant les territoires de la Tchécoslovaquie moderne à l'héritage de la chrétienté orientale[39]. Il en proposera une synthèse largement diffusée dans un ouvrage publié en 1933 à l'Imprimerie d'État tchécoslovaque[40]. Plus tard, à partir de la fin des années 1940, il jouera un rôle intellectuel majeur à l'Institut américain de Dumbarton Oaks, influençant durablement les études byzantines en contexte transatlantique[41]. Dans cette lecture, la tradition héritée de Cyrille et Méthode ne relevait pas d'un passé marginal, mais fondait une continuité historique unissant les Slaves bien avant l'émergence des États-nations modernes. Ainsi, dès avant l'effondrement de l'Empire austro-hongrois et tout au long des deux décennies de la Première République tchécoslovaque, l'héritage byzantin fut perçu comme un socle symbolique essentiel de l'identité slave.

Rétrospectivement, une telle conception d'une unité façonnée par le christianisme et par la civilisation héritée de Byzance rejoint, sous certains aspects, celle que défendent certains byzantinistes français, tel Charles Diehl (1859-1944) qui, dans son ouvrage *Byzance. Grandeur et décadence* (1920), propose une lecture de la christianisation des peuples slaves imprégnée d'une tonalité propre au colonialisme français, projetant sur Byzance des logiques civilisatrices :

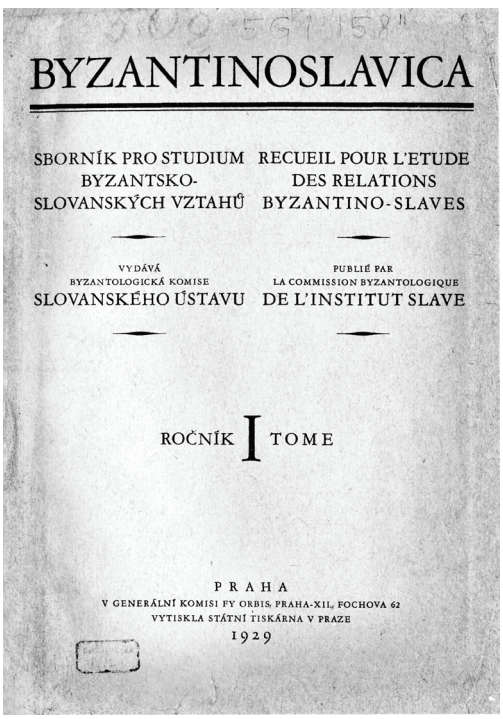
> De ses mains puissantes, Byzance a pétri toutes ces tribus barbares pour en former des nations. C'est elle qui « de ces hordes slaves, bulgares, magyares, varègues, a fait la Serbie, la Croatie, la Bulgarie, la Hongrie, la Russie chrétiennes ». […] Sans Byzance,

---

[39] F. Dvorník, « De santo Cyrillo et Methodio in luce historiae byzantinae », *Acta V. Conventus Velehradensis Anno MCMXXVII post s. Cyrillum natum MC*, Olomouc, 1927, p. 144-155.

[40] Id., *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, Prague, 1933. Voir aussi son important ouvrage *Les Slaves, Byzance et Rome au IXe siècle*, Paris, 1926. Sur Dvorník et la tradition cyrillo-méthodienne, voir M. Garzaniti, « The Cyrillo-Methodian Mission in the Work of Francis Dvorník », *Byzantinoslavica* 76, 2018 [= *Homage to Francis Dvorník*, éd. V. Vavřínek, P. Melichar et M. Čechová], p. 40-48.

[41] R. Thomson, « Francis Dvornik and Dumbarton Oaks », *Byzantinoslavica* 76, 2018 [= *Homage to Francis Dvorník*, éd. V. Vavřínek, P. Melichar et M. Čechová], p. 35-39.


BYZANTINOSLAVICA

SBORNÍK PRO STUDIUM BYZANTSKO-SLOVANSKÝCH VZTAHŮ

RECUEIL POUR L'ETUDE DES RELATIONS BYZANTINO-SLAVES

VYDÁVÁ BYZANTOLOGICKÁ KOMISE SLOVANSKÉHO ÚSTAVU

PUBLIÉ PAR LA COMMISSION BYZANTOLOGIQUE DE L'INSTITUT SLAVE

ROČNÍK I TOME

PRAHA
V GENERÁLNÍ KOMISI FY ORBIS, PRAHA-XII, FOCHOVA 62
VYTISKLA STÁTNÍ TISKÁRNA V PRAZE
1929

Fig. 8. Couverture de *Byzantinoslavica*, tome 1, 1929

tous ces peuples ignoreraient presque tout de leur passé, comme sans elle ils auraient longtemps tout ignoré de la civilisation[42].

Pour les érudits tchèques, un tel discours relevait certes d'une lecture biaisée, une projection occidentale sur l'histoire religieuse de l'Europe centrale et de l'Est. Mais ils partageaient néanmoins l'idée que Byzance avait joué un rôle déterminant dans la formation d'une « civilisation » slave chrétienne. Leur insistance sur l'héritage byzantin s'inscrivait ainsi dans un double effort : d'une part, marquer la singularité de la culture slave face à l'hégémonie de la culture allemande ; d'autre part, affirmer la pleine légitimité historique et spirituelle de cette même culture sur la scène intellectuelle européenne.

L'importance centrale du passé byzantin et de la question slave dans la construction culturelle et politique de la Tchécoslovaquie transparaît non seulement dans le soutien constant accordé à l'Institut Kondakov, mais aussi dans la fondation, en 1929, d'une nouvelle revue savante : *Byzantinoslavica* (fig. 8). Imprimée par l'imprimerie d'État à Prague et créée dans le même climat intellectuel et national, cette revue était étroitement affiliée au *Slovanský ústav* (Institut slave) de l'Académie tchécoslovaque des sciences, lui-même fondé sous les auspices du président Masaryk. Inspiré à la fois par l'Institut d'études slaves de Paris et par la School of Slavonic Studies de Londres, où Masaryk avait enseigné, le *Slovanský ústav* entendait doter la jeune république d'un organe scientifique de rayonnement international. Masaryk joua un rôle actif dans la promotion de cette entreprise, qui prolongeait son projet culturel panslave. L'Institut avait déjà lancé, dès 1922, *Slavia*, une revue consacrée à la littérature des mondes slaves, co-fondée Oldřich Hujer et Matija Murko – que l'on retrouve ici –, à peine un an après la *Revue des Études Slaves* publiée à Paris. Comme l'a montré Miloš Zelenka, cette dynamique éditoriale s'inscrit dans le processus par lequel Prague a progressivement remplacé Vienne en tant que centre majeur des études slaves en Europe centrale. Toutefois, en raison d'une orientation nettement antigermanique, ce nouveau pôle intellectuel ne s'est pas inscrit dans la continuité des traditions habsbourgeoises, mais s'est tourné vers les

[42] Ch. Diehl, *Byzance. Grandeur et décadence*, Paris, 1920, p. 293 et 295.

modèles institutionnels français, dans un contexte où la France était perçue à la fois comme référence culturelle et comme allié politique privilégié[43]. *Byzantinoslavica*, dans cette perspective, s'inscrit pleinement dans cet effort de redéfinition : pendant quelques années, avec Paris, Prague sembla ainsi s'imposer comme l'un des centres rayonnants de la recherche byzantine et slave à l'international.

Dès la préface du premier numéro, le comité éditorial de la revue *Byzantinoslavica* énonce sans détour un programme intellectuel clair, en parfaite continuité avec les dynamiques décrites plus haut. Il serait vain, selon les rédacteurs, de prétendre comprendre les cultures slaves sans analyser en profondeur leurs relations avec le monde byzantin et post-byzantin. On peut y lire notamment cette déclaration, programmatique :

> Ce n'est qu'en 1928 que M. Thomas Garrigue Masaryk, président de la République tchécoslovaque, qui au cours de ses propres travaux scientifiques avait eu l'occasion de s'intéresser profondément à l'influence des éléments byzantins sur la pensée slave – favorisa la création d'un organe spécial destiné aux études byzantino-slaves. Il ne s'agissait pas seulement de grouper et de soutenir les efforts en ce sens des savants slaves, mais aussi d'établir un contact entre les spécialistes slaves et nonslaves. En avril 1928 fut institué un Comité de rédaction qui décida de publier une nouvelle revue, les Byzantinoslavica […] Le but de cette revue sera de présenter avec le plus d'unité possible l'étude des relations entre le monde slave et Byzance, particulièrement les influences byzantines sur les Slaves. En bornant ainsi le champ de ses travaux, elle vise à occuper une place bien particulière parmi les publications de byzantinologie et de slavistique déjà existantes[44].

Miloš Weingart, linguiste, historien du christianisme slave et spécialiste reconnu des origines de la tradition cyrillo-méthodienne, fut nommé premier directeur de la revue[45]. Autour de lui, le comité éditorial réunissait des figures de premier plan telles que Jaroslav Bidlo, František Dvorník, Matija Murko, Karel Kadlec, ainsi que deux érudits étroitement liés au *Seminarium Kondakovianum* : Aleksandr Kalitinskij et Nikolaï L. Okouniev, ce dernier ayant succédé à Kondakov à la chaire d'histoire de l'art byzantin à l'Université Charles de Prague[46]. À leurs côtés, Josef Myslivec, ancien élève d'Okouniev, collabora également aux activités de la revue.

Dès ses débuts, *Byzantinoslavica* s'est donc trouvée étroitement liée à l'héritage scientifique du *Seminarium Kondakovianum* : Kalitinskij, Okouniev et Myslivec participèrent activement aux deux entreprises éditoriales, assurant une continuité

---

[43] M. Zelenka, « Le rôle de la slavistique française… ».

[44] « Quelques mots d'introduction », *Byzantinoslavica* 1, 1929, p. III-IV, ici p. III.

[45] Sur Weingart, voir notamment M. Ducháček, « Českoslovenští slavisté v osidlech geopolitiky » [Les slavistes tchécoslovaques dans les rets de la géopolitique], *Soudobé Dějiny* 29, n° 2, 2022, p. 471-512.

[46] F. Lovino, « *Seminarium Kondakovianum* / *Byzantinoslavica*: A Comparison », dans I. Foletti, F. Lovino et V. Tvrzníková (éd.), *From Kondakov to Hans Belting Library. Emigration and Byzantium – Bridges Between Worlds*, Brno – Rome, 2018, p. 38-55.

intellectuelle, institutionnelle et humaine. En parcourant les premières livraisons de la revue, on perçoit d'emblée un certain chevauchement avec la ligne éditoriale du *Seminarium Kondakovianum*, reflet des orientations des études byzantines russes en exil. Toutefois, l'accent porté ici sur une perspective panslave se fait plus explicite. Outre des articles consacrés à l'art serbe, bulgare ou slovaque, la diversité accrue des langues de publication témoigne d'une ouverture plus large et d'une ambition internationale renforcée. La ligne éditoriale de *Byzantinoslavica* exprimait clairement les aspirations du nouvel État tchécoslovaque à se définir comme à la fois résolument slave et culturellement cosmopolite. Elle prolongeait, dans le champ scientifique, les idées de Masaryk sur les relations profondes entre Byzance et les peuples slaves, en publiant des recherches sur la culture et l'identité slaves dans une perspective élargie, à la fois historique, géopolitique et transculturelle. Entre 1929 et 1946, *Byzantinoslavica* publia 106 articles. Parmi eux, environ 87,7 % (93 articles) portaient sur les interactions entre les mondes slave et byzantin, 10,4 % (11 articles) sur « Byzance » à proprement dire, et 2,8 % (3 articles) sur des sujets liés à la Moravie. Du point de vue linguistique, 47 % des textes étaient rédigés en russe, un peu plus de 26 % en tchèque ou en slovaque. Le reste des contributions fut publié en français, en allemand, ou dans d'autres langues slaves, notamment le bulgare, le polonais et le serbe[47].

Enfin, il n'est guère surprenant que le président Masaryk ait également été à l'initiative d'un troisième périodique, conçu comme le jumeau de *Byzantinoslavica* : *Germanoslavica*, cette fois dédié à l'étude des interactions entre les cultures slaves et germaniques en Europe centrale et au-delà[48]. Ce projet témoigne du souci constant de Masaryk d'encourager une érudition ouverte sur les dynamiques culturelles régionales, sans pour autant céder à une vision exclusive ou unilatéralement panslave. Si son engagement en faveur des études slaves – notamment à travers le soutien apporté à l'émigration russe, à *Seminarium Kondakovianum* et à *Byzantinoslavica* – fut indéniable, il n'en demeurait pas moins attentif aux risques que ferait courir un programme intellectuel ignorant intégralement la composante germanophone de la population, de l'histoire et de la culture de la région. Ainsi, *Germanoslavica* fut pensée comme un complément nécessaire qui devait contribuer, avec les autres revues, à tisser des passerelles entre le monde slave, l'héritage byzantin et l'espace germanique, dans une vision savante fidèle à l'idéal de dialogue interculturel que portait le projet masarykien.

Ce qui se dessine ici, une fois encore, est une perspective dans laquelle le nouvel État tchécoslovaque est présenté comme un véritable pont. Plus encore, dans un contexte de nationalismes exacerbés, la Tchécoslovaquie, si l'on parvient à lire au travers des lignes de nationalisme, assume l'idée que son identité ne peut se réduire à une simple addition de composantes ethniques ou culturelles. Si l'élément

---

[47] Voir I. Foletti et A. Palladino, *Byzantium or Democracy?*, p. 103-104.

[48] A. Měšťan, « Vorwort », *Germanoslavica* 1 (6), 1994, p. 1-2.

slave y est sans conteste valorisé comme majoritaire, l'idéal promu par Masaryk repose sur la conviction qu'un État moderne « européen » se construit dans et par la diversité. Paradoxalement, la vision eurasienne, transculturelle, défendue par de nombreux érudits russes ayant trouvé refuge en Tchécoslovaquie après la révolution bolchévique, venait compléter, du moins sur le plan théorique, ce projet politique et culturel. Dans ce cadre, la recherche savante, la création d'instituts et de revues, mais aussi la participation aux congrès, ne servait pas seulement à affirmer la légitimité historique de la nation. Elle devenait aussi le fondement d'une vocation plus large : faire de la Tchécoslovaquie un espace central de médiation.

Conclusion : la fin d'un rêve

Mais la vision d'une unité slave, portée par les institutions savantes de l'entre-deux-guerres, se brisa peu à peu, fragilisée par la conjonction de bouleversements géopolitiques, de violences totalitaires et de désillusions historiques. La Russie soviétique, loin de prolonger les liens esquissés par l'émigration intellectuelle, se radicalisa, et resta étrangère à ces aspirations. La majorité des intellectuels russes installés à Prague poursuivit son exil vers d'autres pays, empêchant toute consolidation durable d'un dialogue russo-tchécoslovaque. La guerre, quant à elle, ne fit qu'accélérer l'effondrement de cet élan.

À l'intérieur même de la Tchécoslovaquie, la composante slave, si vigoureusement valorisée dans les années 1920, fut progressivement marginalisée après les accords de Munich de 1938 et la mise en place du Protectorat de Bohême-Moravie, soumis à l'ordre nazi. En 1943, l'Institut slave fut officiellement absorbé par la Reinhard Heydrich Stiftung, scellant de manière sinistre la dépossession institutionnelle du projet culturel panslave[49]. Une partie de l'Institut Kondakov, transférée à Belgrade, fut anéantie lors de bombardements en 1941 : son directeur, Dimitrij Rasovskij, et son épouse y trouvèrent la mort. Ce qui restait des collections de l'Institut fut transporté par la Wehrmacht à Prague, où l'institution poursuivit une activité résiduelle, privée de ses connexions internationales et de son élan initial[50].

La fin du conflit, loin de restaurer l'ouverture intellectuelle d'avant-guerre, s'accompagna d'un repli nationaliste agressif. Dans une dynamique d'épuration, la Tchécoslovaquie expulsa l'ensemble de sa population germanophone, portant un coup profond à la diversité culturelle. Le discours culturel national se referma progressivement sur lui-même, substituant à l'idéal de pluralité un récit de plus en plus homogène, centré sur une identité nationale conçue désormais comme unitaire.

---

[49] J. Němec, « Pražská věda mezi Alfredem Rosenbergem a Reinhardem Heydrichem. K prehistorii říšské nadace Reinharda Heydricha pro vědecká bádání v Praze » [La science pragoise entre Alfred Rosenberg et Reinhard Heydrich. Aux origines de la fondation impériale Reinhard Heydrich pour la recherche scientifique à Prague], *Studia Historica Brunensia* 58, n° 2, 2011, p. 85-105.

[50] I. Foletti et A. Palladino, *Byzantium or Democracy?*, p. 65-66.

L'instauration du régime communiste à la suite du coup de 1948 acheva cette brève époque où Prague avait pu incarner un véritable carrefour des études byzantines et slaves à l'échelle internationale. L'Institut Kondakov, étroitement lié à l'émigration russe et aux modèles académiques occidentaux, ne pouvait survivre dans une Tchécoslovaquie désormais intégrée au bloc soviétique[51]. Avec le putsch, c'est tout un projet qui s'effondra, un projet qui, pour un temps, avait cherché à faire dialoguer l'héritage byzantin et l'identité slave, à ancrer la jeune République tchécoslovaque dans la richesse de ses entremêlements historiques et culturels. Rétrospectivement, ce moment, à la fois fragile et exemplaire, demeure l'un des épisodes les plus saisissants de l'histoire intellectuelle des études byzantines au XXe siècle. Il mérite d'être retenu non seulement pour ce qu'il fut, mais pour ce qu'il peut continuer de signifier : une invitation à concevoir Byzance non comme un espace clos ou un legs exclusif, mais comme un champ d'étude fondamentalement ouvert, un lieu de dialogue, de passage, et peut-être, d'inclusion.

[51] F. Lovino, « Communism vs. *Seminarium Kondakovianum* », *Convivium* 4, n° 1, 2017, p. 142-157. Plus amplement sur la place de Byzance chez les soviétiques, S. A. Ivanov, « Byzance rouge : La byzantinologie et les communistes (1928-1948) », dans M.-F. Auzépy (éd.), *Byzance en Europe*, Saint-Denis, 2003, p. 54-60.

* La recherche pour cet article a bénéficié du soutien du projet « Ready for the future: understanding long-term resilience of the human culture » (RES-HUM).